

## LES CÉRAMIQUES ÉGYPTIENNES À GLAÇURE, IXE-XII<sup>E</sup> SIÈCLES

Roland-Pierre GAYRAUD

*Abstract : This paper is a reflection based on personal research in Egypt since several years and particularly on the site of Istabl Antar in Fustat since 1985. This is mainly a contribution to redate the apparition of the glazed ceramics in Egypt and shows that this is an evolution of the local terra sigillata and a technical upheaval. It also points to the fact that Chinese influences appeared very early and were maybe direct influences introduced through the Red Sea and the trade with the Far East. Finally it tries to give an idea of the richness and the extreme variety of the Fatimid ceramics while it is redating the Fatimid lustre painted ceramics.*

La céramique orientale a longtemps été l'objet de nombreuses et belles publications, surtout anglo-saxonnes, et de très peu d'études scientifiques. Parce qu'elles sont rares, on pourrait sans peine mentionner les études qui découlent de fouilles correctement menées, où l'identification des pièces et leur chronologie ne résultent pas d'un parti-pris idéologique : attribution à telle région, datation trop haute... C'est donc un des traits marquants des trop nombreuses publications de céramiques orientales : elles se fondent sur des collections souvent anciennes dont les constituants sont mal déterminés.

L'Égypte occupe là-dedans une place bien modeste qui ne reflète ni la diversité de ses produits, ni surtout sa réelle importance historique. Bien entendu, c'est l'Iran qui occupe le devant de la scène, suivi d'un peu plus loin par la Mésopotamie et la Syrie. Notre propos n'étant pas de souligner une quelconque primauté égyptienne ni de participer à des polémiques vaines, nous nous contenterons d'exposer une vision personnelle du sujet. Cet article <sup>1</sup> n'aura donc pas les références bibliographiques usuelles qu'on est en droit d'attendre ici puisque cette présentation repose exclusivement sur des recherches personnelles dont les plus importantes ne sont pas encore publiées.

Qu'on nous permette d'exposer brièvement nos "sources". Il s'agit d'études et de travaux de terrain menés depuis près d'une vingtaine d'années. La source principale est la fouille que nous menons à Fostat, sur le site d'Istabl Antar depuis 1985. Cette fouille qui occupe maintenant plus d'un hectare est extrêmement riche en céramiques et nous a permis d'examiner et de trier environ 4 millions de tessons. La chronologie relative et absolue en est bien établie à la fois par l'agencement des diverses constructions et des niveaux stratigraphiques, et par les nombreux documents "parlants" recueillis : monnaies, poids et timbres de verre, papiers, papyrus et documents épigraphiques divers. Cette chronologie va du milieu du VII<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle, avec quelques inclusions des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles. On peut dire avec certitude que toute

production égyptienne de quelque importance se retrouve à Fostat. Cela élimine bien sûr des céramiques strictement locales, ce que nous avons pu constater par exemple au Fayyout. Là sur le site de Tebtynis nous avons fouillé des niveaux en place des IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles; mais la prospection a porté sur du matériel allant de la période byzantine à la fin du XI<sup>e</sup> siècle. Pour la période mamelouke, du XIII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle, nous avons étudié un grand nombre de pièces. A Fostat sur les fouilles de George Scanlon ou dans les magasins du Service des Antiquités de l'Égypte (fouilles de Aly Bahgat notamment), au Caire d'après les sondages effectués par Philipp Speiser lors des restaurations de la madrasa de Tatar al-Higaziyya et de la mosquée du sultan al-Nasser Mohammed. A Alexandrie c'est sur le matériel des fouilles polonaises de Kôm al-Dikka dirigées par Mieczyslaw Rodziewicz ou celui des fouilles égyptiennes de Kôm al-Nadîra. A cela s'ajoutent de nombreuses prospections un peu partout en Égypte, y compris dans le Sinaï ou les oasis du sud-ouest. Diverses autres études menées à la périphérie de l'Égypte nous permettent certaines comparaisons, notamment en Syrie, en Jordanie, au Hedjaz ou en Tunisie.

Cette présentation des céramiques à glaçure de l'Égypte médiévale sera évidemment synthétique et nous n'insisterons que sur certains points qu'il nous semble intéressant de développer. Nous espérons pouvoir présenter dans un avenir pas trop éloigné une typologie complète de ce matériel en publiant la céramique des fouilles de Fostat à Istabl Antar. Il ne s'agit donc ici que d'une esquisse.

L'Égypte est sans doute l'état le plus ancien du pourtour méditerranéen et c'est donc tout naturellement qu'elle a continué à jouer un rôle de premier plan, alors même qu'elle ne jouissait plus d'une indépendance politique. C'est le cas pour la période qui nous intéresse et durant laquelle le pays est passé de la domination byzantine à celle des Arabes. Hormis la situation géographique du pays qui reste le passage

<sup>1</sup> Les clichés sont de l'auteur, sauf les n° 1, 5, 9, 11 qui sont de J.-F. Gout (IFAO). Les figures portant la mention "Philon 1980" sont reproduites à partir du livre d'Helen PHILON, *Early Islamic Ceramics. Ninth to Late Twelfth Centuries*, Islamic Art Publications, London, 1980. Celles portant la mention "Berlin" ont été prises au Musée d'art islamique de Berlin en 1984.

obligé entre l'Afrique et l'Asie, c'est son poids économique lié à une richesse agricole et au dynamisme de son artisanat et de son commerce qui lui confère son importance. Les grands centres égyptiens vont évoluer et par exemple Alexandrie va céder le pas à Fostat la nouvelle capitale. Des centres régionaux disparaîtront au profit d'autres, mais cela ne se fera pas brutalement et prendra de longues décennies. De grandes régions comme la moyenne Égypte, le Delta ou le Fayyom resteront les moteurs économiques du pays. Du fait de sa très longue histoire s'étalant sur plusieurs millénaires, l'Égypte a généré une identité culturelle forte, même si elle résulte aussi d'apports extérieurs, car elle s'est toujours approprié ceux-ci plutôt qu'elle s'en est trouvée acculturée. C'est d'autant plus vrai que si le domaine politique égyptien a souvent été plus vaste que l'Égypte elle-même, l'"égyptiannité" n'a jamais réellement dépassé les limites de la vallée du Nil. Cela vaut bien entendu pour la céramique, à quelques rares exceptions comme des productions communes à l'Égypte et à la Syrie aux XI<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, d'ailleurs initiées par des artisans syriens ou mésopotamiens installés au Caire. On peut voir ainsi que ce caractère culturel très fort permet de cerner plus facilement les productions égyptiennes, ce qui n'est pas toujours facile pour celles des diverses régions du Maghreb par exemple. Les difficultés surgissent lorsqu'on essaie d'identifier les centres producteurs du domaine égyptien, cette identification typologique étant surtout liée à l'état des recherches actuelles encore trop rares.

Les apports extérieurs vont jouer un grand rôle au cours du VIII<sup>e</sup> et du IX<sup>e</sup> siècles notamment dans l'élaboration de nouveaux produits céramiques. Il s'agit d'importations de produits orientaux d'Iraq et de Perse, ou encore de Chine : avec eux arrivent des techniques et des styles nouveaux. C'est aussi que le pays se trouve depuis le milieu du VII<sup>e</sup> siècle partie prenante du plus vaste empire constitué jusqu'alors. En effet la conquête arabe a fait éclater les limites de l'empire romain et ouvert un monde où les échanges commerciaux se font sur de très longues distances. Que l'on songe seulement au fait que les marchandises y circulent de Madagascar à la Scandinavie, de l'Écosse ou de l'Espagne au Tibet et à la Chine. Les contacts avec la Chine, qui nous intéressent plus particulièrement en matière de céramique, sont réguliers, une colonie arabe étant même attestée à Canton dès le VIII<sup>e</sup> siècle. Tout comme la Mésopotamie, l'Égypte bénéficie de ces flux commerciaux lointains, et ce de manière indépendante puisqu'elle dispose d'une ouverture sur l'Océan Indien par la mer Rouge. La technologie céramique va s'en trouver bouleversée par l'importation probable de céramiques de la Chine dès le début du IX<sup>e</sup> siècle.

Cette brève mise en situation historique de l'Égypte et de ses céramiques nous a paru opportune dans la mesure où la céramique, comme bien d'autres productions humaines, n'est que l'expression d'une culture et d'une économie. Il convient d'y ajouter certaines dimensions physiques et humaines. C'est tout d'abord un pays vaste, fertile, peu peuplé et par là très riche. On ne connaît pas la démographie médiévale, mais il suffit de penser que la population de 1846 atteignait à peine quatre millions et demi d'habitants, pour réaliser combien la densité devait être faible aux époques qui nous intéressent. Cela nous amène à souligner une première particularité : l'énorme quantité de céramiques produites et utilisées. Nous n'en avons vu l'équivalent nulle part ailleurs. L'Égypte est un centre de production majeur où la céramique était certainement en surabondance. Le vide démographique relatif amène à reconsidérer le paysage, bien différent de celui qu'on peut

voir aujourd'hui : il y avait par exemple des petites forêts d'acacias et de sycomores dans la vallée du Nil, et l'Égypte était connue pour l'artisanat du bois, ce qui peut nous paraître paradoxal aujourd'hui. Lorsque les conditions hygrométriques le permettent, ce qui est souvent le cas hormis dans le Delta, toutes les matières organiques sont conservées. On retrouve donc en quantité relativement importante des objets en bois, parmi lesquels de la vaisselle. On voit donc ici qu'une opposition culturelle entre céramique et vaisselle de bois n'a guère de sens, l'une ne remplaçant pas l'autre (on pourrait en dire autant de la vaisselle culinaire en stéatite que certains potiers imitent dans les moindres détails). Il en est de même pour le combustible ou la matière première. Il apparaît clairement que la céramique est produite là où on en a besoin et non en des lieux où des conditions naturelles sont nécessairement réunies : terre, eau et bois. Seule l'eau est présente partout dans ce vieux pays d'irrigation. Assouan est un cas un peu particulier car une grande production de céramiques sigillées s'y est développée, liée à la présence d'une argile kaolinique. Encore faut-il préciser que cette argile était déjà l'objet d'un commerce, et que bon nombre de pièces en argile d'Assouan étaient certainement fabriquées ailleurs. En fait, les potiers s'installaient autour des grands centres urbains ou dans des zones de production agricole comme c'est le cas pour les producteurs d'amphores vinaïres de la moyenne Égypte. Plutôt que le bois, ce sont sans doute les branchages, les buissons, les déchets de la canne à sucre ou du coton -et non ceux du palmier, trop utiles- ou encore les galettes de bouse qui devaient servir de combustible. Nous avons trouvé en 1996 des biscuits du XII<sup>e</sup> ou XIII<sup>e</sup> siècle qui montrent une double cuisson pour de simples céramiques à glaçure (et donc vraisemblablement trois cuissons pour des produits sophistiqués comme les lustres métalliques). Il semble bien alors que le coût de la cuisson ne soit pas un obstacle et que le combustible n'ait pas fait défaut.

Les productions sont nombreuses et variées et répondent à tous les besoins, qu'ils soient ceux de la vie domestique ou ceux liés à une activité artisanale (creusets de fondeurs par exemple) ou encore à une utilisation technique (conduites d'eau ou godets de *sâqia*). Deux types de céramiques ne sont pas fabriqués parce qu'ils ne sont pas utilisés : les carreaux de pavements et les tuiles. Les sols sont pavés de briques ou de dalles de pierres (ou de marbre) et les maisons sont couvertes par des terrasses et non des toitures. Cela mis à part, on peut donc dire qu'en matière de céramiques l'Égypte est autosuffisante, mais pour autant cela ne l'empêche pas d'importer des produits plus sophistiqués comme les lustres métalliques mésopotamiens ou les porcelaines chinoises, ou plus tard encore les céramiques de la Tunisie hafside ou celles du Levant espagnol.

Ces productions, dont beaucoup restent à situer, se répartissent sur l'ensemble du territoire, avec des points forts en moyenne Égypte, à Assouan, sans doute autour des grands centres du Delta comme Alexandrie ou Damiette et bien évidemment à Fostat. La spécialisation de certains ateliers est probable lorsqu'il y a en quelque sorte "monoculture" : c'est le cas pour les amphores liées à la production de vin de la moyenne Égypte, ou peut-être les godets de *sâqia* fabriqués encore à Ballâs en haute Égypte si tant est qu'on puisse dater cette dernière production. D'autres éléments conduisent à localiser des productions : la matière première comme l'argile à Assouan -mais cette ville était également un pôle important du commerce de la mer Rouge, de celui de l'or du Soudan ou de la traite des esclaves noirs- ou certaines techniques telle la cuisson en réduction de céramiques du Delta. À l'opposé nous

avons pu faire certaines constatations qui indiquent clairement une polyvalence, que nous pensons liée aux besoins d'un grand centre urbain. Les résidus de cuisson que nous avons trouvés à Istabl Antar (Fostat) montrent tout à la fois une production de cruches et de gorgoulettes à pâte calcaire et de coupes à pâte alluviale engobées sous glaçure plombifère, avec pour certaines un décor incisé. Il y avait même une production de chaux et il est à peu près sûr que les deux produits sortaient des mêmes fours : c'est en tout cas ce que l'on peut constater encore de nos jours à al-Qasr dans l'oasis de Dakhla, où les potiers sont aussi chauffourniers.

En matière de glaçure l'Égypte possède sans aucun doute la plus ancienne tradition puisqu'elle remonte au deuxième millénaire. Cette technique appelée "faïence" par les égyptologues, ou même "fritte", n'a aucun rapport avec celle de la glaçure des céramiques islamiques. Aucun lien non plus puisque la glaçure traditionnelle disparaît au début de l'époque romaine. Il s'agit d'une couverte alcaline en osmose avec une pâte siliceuse ; les décors sont dessinés, en relief appliqué ou moulés, et les couleurs utilisées résultent en général de l'emploi d'oxydes de cuivre ou de cobalt, quelquefois de fer ou de manganèse, plus rarement d'antimoine. Il y a donc là une production de céramiques à glaçure dont l'apogée se situe sans doute dans la période ptolémaïque, mais qui s'est éteinte sans générer une technique de remplacement. En effet il semble qu'aucune céramique à glaçure plombifère n'a été produite en Égypte avant le début du IXe ou au mieux la fin du VIIIe siècle.

Au début de la période islamique l'Égypte produit deux types très différents de céramiques fines. Tout d'abord les sigillées en pâte d'Assouan, qui reçoivent quelquefois un décor peint en ocre en noir ou en blanc, ou un décor de roulettes ou de poinçons. Ces sigillées tardives se perpétuent sous des formes appauvries jusqu'au Xe siècle, donc après l'apparition de la glaçure. Il en va de même pour le second type de poterie, souvent affublée de l'épithète "copte" et qui conjugue un répertoire très varié de décors engobés. En fait il s'agit plutôt d'une famille au sens large du terme car les pâtes et les formes diffèrent sensiblement, le point qu'elles ont en commun étant leur décor peint. On voit qu'il y a là tout une classification qui reste à faire. Les éléments les plus soignés sont des cruches ou des coupes à piedouche recouvert d'un engobe blanc très fragile, et décorées de motifs géométriques, floraux ou animaliers tracés en noir. Une autre production plus rare présente une pâte assez fine revêtue d'un engobe lissé rouge sombre. Le décor plutôt animalier (oiseaux ou poissons) est tracé en noir et agrémenté parfois de rehauts blancs. D'autres céramiques ont un décor tellement soigné et fragile qu'on peut se demander si elles étaient réellement utilisées ou si elles servaient d'objets de décoration. C'est le cas par exemple d'une assez grande tesson trouvé à Istabl Antar où l'on voit des personnages en pied dans des arcatures. Comme c'est souvent le cas avec ces céramiques blanches, l'engobe est devenu pulvérulent, ce qui porte à croire qu'il ne s'agit que d'un simple lait de chaux. Au Xe siècle on trouve même quelques céramiques à décor polychrome (blanc, orangé et vert) dont certaines portent des éléments d'épigraphie arabe (fig. 1). Mais à cette époque les céramiques fines à décor d'engobes ont pratiquement disparu cédant la place à la grande diversité des produits glaçurés.

Nous avons dit que la glaçure ne réapparaît en Égypte qu'au IXe siècle. Cette affirmation peut paraître péremptoire mais elle repose sur une réalité archéologique mise en évidence



Fig. 1 : céramique polychrome peinte à cru, Istabl Antar, Xe s.

ce lors des fouilles d'Istabl Antar. Sans entrer dans une démonstration trop longue qui n'aurait pas sa place ici, nous nous en tiendrons à l'essentiel. Sur toute la superficie de la fouille existe une couche d'incendie qui a détruit les quartiers d'habitation de ce secteur méridional de Fostat. Cette couche est datable du milieu du VIIIe siècle et correspond à l'incendie allumé par les troupes du dernier calife omeyyade Marwan II en 750. Dans l'énorme quantité de céramiques relatives aux couches antérieures aucun tesson n'est glaçuré. Les premiers éléments à glaçures apparaissent au-dessus des niveaux de déblaiement des ruines. C'est la raison pour laquelle on ne peut pas avancer une datation antérieure à la fin du VIIIe siècle. Par précaution nous préférons parler du IXe siècle car là nous sommes sûrs de la présence des céramiques à glaçure. Des fouilles ultérieures pourront sans doute affiner cette datation. George Scanlon (Fostat) et Mieczyslaw Rodziewicz (Alexandrie) avaient avancé une datation plus haute, le VIIIe voire même la fin du VIIe siècle, ils se sont depuis ralliés aux évidences d'Istabl Antar. On peut objecter bien sûr que Fostat n'a pas forcément eu la primeur d'une technique qui a très bien pu voir le jour ailleurs en Égypte, à Assouan par exemple. Cela nous semble un faux problème car il est évident que ces nouveaux produits auront été importés très rapidement à Fostat et que le décalage chronologique n'est pas perceptible.

Avant de présenter les principales familles de céramiques à glaçure, il nous paraît important de souligner plusieurs points. Lorsqu'elle réapparaît en Égypte au IXe siècle la glaçure plombifère est une invention qui ne se rattache à aucune tradition locale. Dire qu'elle résulte d'une influence orientale -perse ou mésopotamienne- est hasardeux en l'état actuel de nos connaissances. En effet bien que cette hypothèse soit plausible elle reste à prouver, notamment par une datation crédible des céramiques orientales. Des éléments pourraient d'ailleurs s'inscrire en faux par rapport à l'influence orientale et laisser même penser qu'on a là une invention égyptienne. Tout d'abord aucune de ces céramiques à glaçure plombifère

n'est une imitation ni dans la forme, ni dans le décor d'une quelconque production orientale. On aurait donc emprunté la seule technique sans copier la forme ou le décor du modèle ? Ensuite on remarque que ces céramiques sont élaborées dans des centres accoutumés à produire de la sigillée : c'est la pâte d'Assouan qui sert à la confection d'objets qui empruntent certains profils du répertoire des sigillées tardives. On peut donc éliminer l'apport d'artisans étrangers puisqu'il semble évident que cette technique est maîtrisée au sein d'ateliers déjà existants. Il n'y a sans doute pas de "nouveaux" ateliers ni de "nouveaux" artisans pour une technique "nouvelle".

Il faut encore dire combien cette céramique est répandue au moins à Fostat et à Alexandrie, moins il est vrai dans un contexte plus rural comme à Tebtynis. C'est donc un produit qui s'est développé avec rapidité -et ne devait pas coûter très cher- et qui montre assez l'aptitude de certains ateliers à se convertir à des techniques nouvelles.

La présentation générale des céramiques égyptiennes à glaçure qui suit a été faite en la divisant par phases chronologiques, plutôt que par techniques. Cette chronologie n'est pas restrictive. Ainsi nous plaçons les céramiques dites "fayyûmi" aux Xe et XIe siècles. Les choses ne sont pas si simples bien sûr. Elles continueront jusqu'au XIIIe siècle sous des formes et des décors appauvris. De même il est d'usage dans la céramologie orientale de qualifier les arts en général et les céramiques en particulier selon le nom d'une dynastie. Nous préférons parler de *céramique du IXe siècle* plutôt que de *céramique abbasside* ou même *toulounide* comme on a pu quelquefois le voir. Si nous utilisons les termes *fatimide* et *mamelouke*, c'est par référence à un contexte culturel très typé, plutôt qu'à une période stricte. Aussi la période ayyoubide est-elle englobée dans la phase fatimide : l'art *ayyoubide* en Égypte est une transition entre deux périodes fortes.

## LES PREMIÈRES GLAÇURES (IXE -XE SIÈCLES)

Nous l'avons dit plus haut, c'est au mieux à la fin du VIIIe siècle, plutôt au cours du IXe qu'il faut situer l'apparition des premières glaçures plombifères. Il s'agit à la fois d'une "révolution" et d'une "évolution". "Révolution", même si le terme paraît un peu fort, parce que sur le plan technique cette nouvelle couverture va bouleverser la fabrication des céramiques fines. "Évolution" parce que ces céramiques continuent en partie la tradition des sigillées et disparaîtront avec elles. Le répertoire des formes emprunté à celui des sigillées mais moins diversifié, est des plus sommaire. Il s'agit pour l'essentiel d'écuelles ou de plats, selon que le diamètre soit plus ou moins grand, à fond plat et paroi verticale se terminant par une lèvre droite.

Le décor varie cependant beaucoup même si le dessin en est toujours simple et rapidement tracé. Ce sont des grands à-plats colorés à l'oxyde de cuivre et bordés d'oxyde de fer noir (fig. 2). Ils sont abstraits ou représentent de grandes palmettes. Ici le fond apparaît à cru sous la glaçure plombifère qui lui donne une coloration caramel. D'autres fois le décor occupera tout l'espace et les oxydes seront diversifiés. Au vert et au noir viendront s'ajouter le jaune citron de l'antimoine et le blanc.

Une première série de remarques s'impose déjà. Cette céramique apparaît comme un produit à la technique maîtrisée sans qu'on puisse déceler une phase de balbutiements, ni une gradation dans l'emploi de la glaçure. Il n'y a pas de glaçure partielle -sauf lorsque c'est volontaire- qui désignerait

les premières productions, les premiers essais. L'emploi des oxydes est immédiat et l'on trouve beaucoup de céramiques monochromes de couleur vert sombre ou caramel. On sait donc teinter des glaçures dont la qualité par ailleurs montre un savoir-faire évident.

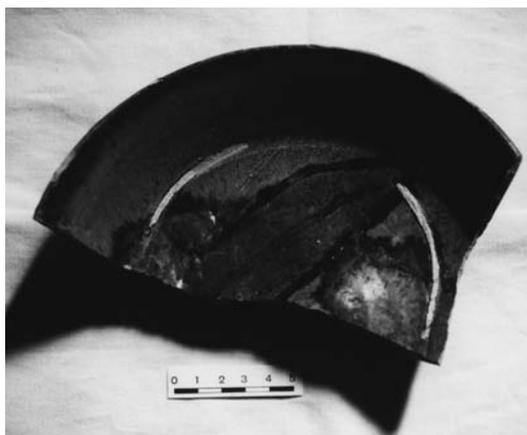
Une autre remarque concerne plutôt la pâte. Toutes ces céramiques sont élaborées à partir de l'argile d'Assouan qui est de couleur claire, plutôt rosâtre, avec de minuscules nodules noirs ou ocre (oxyde de fer ?). La région d'Assouan étant pourvue de nombreux ateliers de sigillée, il est logique de penser que ces céramiques y ont été fabriquées. Cela ne nous satisfait pas réellement. Un nombre beaucoup trop important de ces céramiques existent à Fostat et à Alexandrie, alors qu'elles sont plus rares à Assouan, laissant penser qu'elles ont été faites ailleurs et peut-être à Fostat. Les potiers actuels de Fostat importent toujours de l'argile d'Assouan, mais il faudrait bien sûr dater l'origine de cette pratique. Sur le plan technique rien ne s'oppose au transport de blocs d'argile par les canaux, si l'on songe au fait qu'on a transporté d'énormes blocs de granite depuis Assouan jusqu'à Giza au IIIe millénaire pour construire les pyramides. Certaines de ces céramiques montrent clairement une pâte faite d'un mélange d'argile d'Assouan et d'alluvions du Nil. Cela tendrait à prouver d'autres lieux de fabrication.

Enfin un bon nombre de céramiques montrent l'emploi d'une autre technique puisque la glaçure y recouvre alors un engobe (fig. 3). Ceci irait également dans le sens d'une diversification des centres de production. Un *unicum* trouvé à Istabl Antar semble bien être une céramique à l'état de biscuit (fig. 4). Formellement cette céramique ressemble à une sigillée par la pâte et la forme, mais son décor la différencie totalement de cette production. Le fond est recouvert d'un engobe blanc assez pulvérulent sur lequel est peint en noir un décor de palmettes lotiformes. Ce tesson ne se rattache à rien de connu puisque les sigillées lorsqu'elles sont peintes, le sont partiellement et plutôt à l'ocre. Il n'y a aucun lien non plus avec les céramiques à décor d'engobe qui ne sont jamais sur pâte d'Assouan et utilisent un tout autre style de décoration.

Il nous semble pratiquement acquis que nous avons là un stade intermédiaire avant glaçure. Si cela se confirmait on pourrait dire que Fostat était déjà un centre céramique.

Un autre type apparaît au IXe siècle qui utilise la pâte d'Assouan et la glaçure plombifère. Il s'agit d'une vaisselle moulée, au décor riche et diversifié. Les formes vont des grands plats aux lampes à huile et aux petits pots. Les motifs du décor sont naturalistes et figurent alors des grappes de raisins ou des feuillages, des oiseaux (fig. 5) ou des lièvres par exemple. Les petits pots, les coupes ou les lampes à huile ont souvent un décor épigraphique en coufique carré. Les glaçures sont colorées en vert, jaune ou marron et elles sont rehaussées d'oxydes de fer ou de cuivre, mais aussi de manganèse. Ces céramiques sans être réellement rares sont moins courantes que les précédentes, elles sont aussi plus élaborées. Il faut souligner qu'existe en Mésopotamie une production similaire à la même époque et qu'ici un lien est probable entre les deux régions.

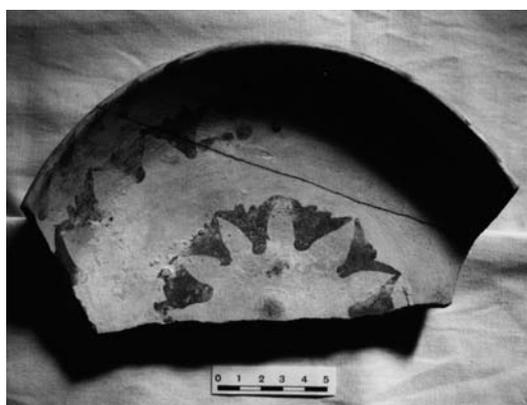
Parallèlement à la glaçure plombifère apparaît la glaçure à l'antimoine. Sa couleur jaune citron est caractéristique. Ce vernis est opaque et il faudrait sans doute parler d'email plutôt que de glaçure. A ses débuts elle semble se cantonner à des formes de taille réduite : coupelles ou lampes à huile. Nous disons "à ses débuts" parce que ces céramiques à l'antimoine sont en fait une famille qui survivra au moins jusqu'au XVe siècle, avec des pics au XIe et au XVe siècle. Les formes et les décors varieront beaucoup, on l'imagine. Des céramiques



*Fig. 2 : céramique polychrome à glaçure plombifère, Istabl Antar, IXe s (cf. Pl. h.-t. II, 2).*



*Fig. 3 : céramique polychrome à glaçure plombifère sur engobe, Istabl Antar, IXe s.*



*Fig. 4 : biscuit (?) destiné à recevoir une glaçure plombifère, Istabl Antar, IXe s.*



*Fig. 5 : céramique moulée polychrome à glaçure plombifère, Istabl Antar, IXe s (cf. Pl. h.-t. II, 3).*



*Fig. 6 : céramique polychrome à glaçure plombifère sur engobe, Istabl Antar, Xe s.*



*Fig. 7 : céramique polychrome à glaçure plombifère sur engobe, Istabl Antar, Xe s.*

semblables existent sur des sites autour de Raqqa (Syrie) à la même période, au IX<sup>e</sup> siècle. On en a trouvé également en Jordanie et au Hedjaz, mais il semble que ce soit là des importations égyptiennes. On voit donc qu'il y a une convergence entre des productions égyptiennes et mésopotamiennes. Y a-t-il eu influence ? C'est probable, mais dans quel sens ? Le fait qu'en Égypte cette production se perpétue longtemps semblerait indiquer qu'elle y a sa source, mais cela pourrait n'être qu'une évidence trompeuse.

On voit donc que la glaçure apparaît en Égypte à un stade de technique maîtrisée. A priori cette constatation plaiderait pour une importation. D'un autre côté l'appropriation de cette nouvelle technique par des ateliers traditionnels prêche à l'opposé. On peut aussi tout simplement penser que les tâtonnements probables n'ont pas duré très longtemps ni concerné beaucoup de pièces, et qu'il est donc normal que l'archéologue n'en décèle pas les traces.

On soulignera aussi la diversité des décors et la quantité importante des pièces, du moins dans des grandes villes. C'est donc une céramique largement répandue, issue sans doute de centres différents. Elle est exportée dans les régions limitrophes de l'Égypte : Palestine, Syrie et Hedjaz.

Plus généralement cette céramique marque à la fois un début et une fin. Le début est évident, c'est l'emploi de la glaçure. Cependant cette céramique est un peu à la fois une bifurcation dans la lignée des sigillées et son aboutissement. En effet si les sigillées se continuent jusqu'au Xe siècle elles le font en se dégradant : la facture est moins soignée et les formes se réduisent à des coupelles. Et c'est parce que le caractère oriental apparaît si nettement dans les céramiques qui vont suivre qu'on prend conscience du caractère méditerranéen de ces "sigillées" à glaçure, et on comprend que Mieczyslaw Rodziewicz ait pu les appeler "coptic glazed pottery". C'est en cela qu'elles sont une fin et qu'elles participent d'un phénomène culturel général au IX<sup>e</sup> siècle : l'orientalisation de l'Égypte arabe.

## LES PREMIÈRES CÉRAMIQUES "ISLAMIQUES" (IX<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> SIÈCLES)

Il peut sembler paradoxal de ne parler de céramique *islamique* en Égypte qu'au Xe siècle, soit trois siècles après la conquête arabe. Les céramiques que nous venons de décrire sont de l'époque *islamique* ce qui renvoie plus à une notion politique ou administrative que culturelle. Même si certaines sont porteuses d'inscriptions arabes voire musulmanes. En fait il y a une superposition de sens, car lorsqu'on pense à des céramiques *islamiques* on se réfère en fait aux céramiques *orientales*. Cette orientalisation a connu sa gestation au cours du IX<sup>e</sup> siècle ; au Xe siècle elle est acquise.

Ici, et dans un premier temps tout au moins, les influences extérieures sont certaines. Le tout est de bien les identifier. On admet généralement une influence chinoise par le canal de la Perse et de la Mésopotamie. C'est logique si l'on s'en tient aux routes terrestres du grand commerce et si l'on confère une sorte de préséance au siège du pouvoir abbasside : les influences ne pouvant aller alors que du centre vers la périphérie, du haut vers le bas. C'est faire peu de cas des voies maritimes et du rôle déterminant joué par la mer Rouge dans l'économie égyptienne. L'Égypte est en effet en contact continu avec l'Inde et la Chine par l'intermédiaire des boutres arabes. Nous ne tranchons pas en faveur d'une Égypte rece-

vant presque directement les influences chinoises, sans passer par l'intermédiaire mésopotamien. Personne ne peut sérieusement le faire avec les données actuelles.

Il faut pourtant signaler que des porcelaines blanches et quelques céladons sont importés dès le Xe siècle en Égypte. On sait que des produits chinois ont été apportés à la cour de Baghdad un siècle plus tôt, mais le fait était si exceptionnel qu'on l'a consigné dans les chroniques. A défaut de céramique, la présence de nombreuses noix de coco dans les niveaux des Xe et XI<sup>e</sup> siècles à Istabl Antar montrerait assez une familiarité de l'Égypte avec ce commerce oriental, dans ce cas les Indes.

Ces influences se répètent et se diluent tout à la fois. La première des influences est celle des céramiques "trois couleurs" de la Chine des Tang. On copie plus ou moins fidèlement des modèles et puis on improvise un style plus personnel qui aboutit à des céramiques si éloignées des prototypes qu'elles en deviennent des créations locales. La répétition tient au fait qu'on copie, sans doute selon des modes, des "trois couleurs" puis des porcelaines blanches, enfin des céladons. Mais ces copies se font directement sur le modèle, c'est en tout cas ce que montrent les fouilles où les céramiques extrême-orientales sont assez nombreuses.

Ces premières imitations sont donc des céramiques polychromes engobées sous glaçure plombifère (fig. 6). Le décor consiste en des éclaboussures de fer, de cuivre et de manganèse dans une glaçure translucide peu colorée. C'est ce que les anglo-saxons nomment *splashwares*. Cette technique décorative est donc employée en Égypte au même moment qu'elle l'est en Iran ou en Mésopotamie. Les formes de coupe ont radicalement changé et diffèrent de celles de la sigillée. Ici la coupe est pourvue d'une petite pied annulaire et sa paroi arrondie, sans trace de tournassage, s'amincit pour former une lèvre légèrement évasée. L'imitation du modèle chinois peut aller jusqu'à découper le bord comme ceux des vases en forme de lotus (fig. 7).

Plus rares sont les céramiques incisées, les premières du genre d'ailleurs. Elles utilisent la même polychromie, mais celle-ci recouvre une décor incisé sans pour autant s'y rattacher. Les couleurs ne soulignent pas les incisions. Ce sont plutôt deux décors indépendants l'un de l'autre (fig. 8).

La ré-interprétation locale des modèles chinois a donné naissance à des céramiques qu'on classe abusivement sous le terme générique de "fayyûmî". Sans doute a-t-on trouvé les premiers spécimens lors d'une fouille au Fayyoun et quelqu'un s'est-il avisé de les baptiser ainsi, tout comme le sgraffito mamelouk a pu être appelé *céramique de Bahnasa*. Ce terme de "fayyûmî" ne peut que générer la confusion car il recouvre une réalité multiple : différences de pâte, de technique et de style. Sans parler de la chronologie qui s'étale sur trois siècles... Bien que ces céramiques soient abondantes au Fayyoun, comme partout ailleurs, il est peu probable qu'elles en soient originaires.

Un exemplaire d'Istabl Antar montre bien le degré de réinterprétation par rapport aux céramiques précédentes (fig. 9). Cette coupe en pâte alluviale rougeâtre est plus épaisse et ses bords sont ourlés. Le décor est bien toujours polychrome, mais les taches sont réduites à des gros points sans qu'il y ait de coulures. La différence réside dans la couverture et elle est essentielle puisqu'il s'agit d'un émail stannifère et non plus d'une glaçure. C'est donc dans la seconde moitié du Xe siècle que l'émail stannifère apparaît en Égypte. Cette céramique est caractéristique de cette période, mais d'autres montrent un décor plus élaboré avec de grandes palmes en vert sombre rehaussées de noir, ou des inscriptions coufiques par exemple.

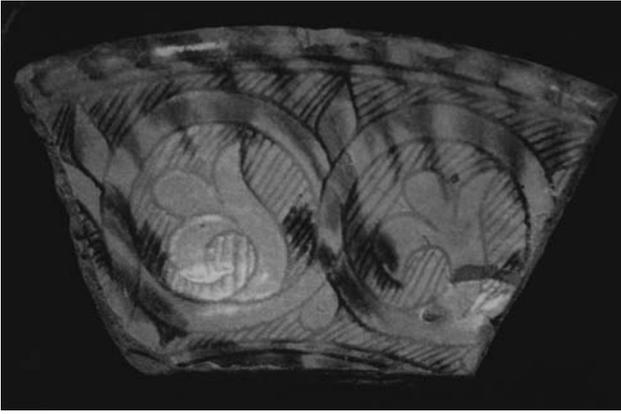


Fig. 8 : céramique polychrome incisée sous glaçure plombifère, Xe s., Philon 1980 (cf. Pl. h.-t. II, 1).



Fig. 9 : céramique polychrome à émail stannifère, Istabl Antar, Xe s. (cf. Pl. h.-t. II, 4).

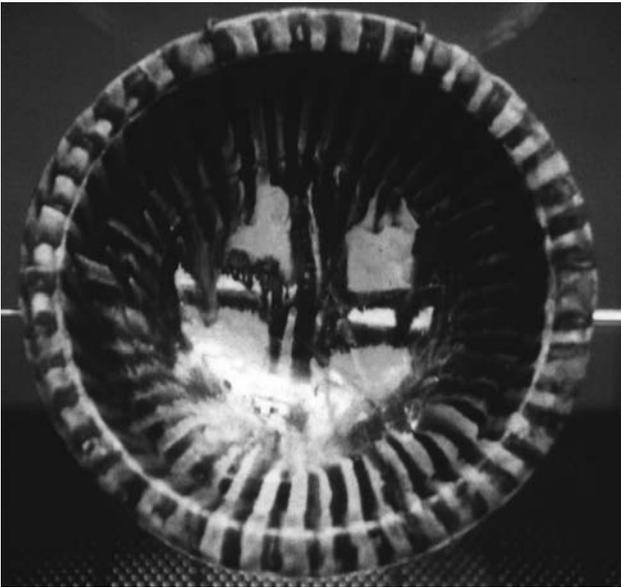


Fig. 10 : céramique polychrome à émail stannifère, XIe s., Berlin.



Fig. 11 : céramique monochrome à glaçure turquoise, Istabl Antar, XIe s. (cf. Pl. h.-t. II, 5).



Fig. 12 : céramique à décor lustré, XIe s., Philon 1980.



Fig. 13 : céramique à décor lustré, XIIe s., Philon 1980.

En fait la variété est telle qu'il nous est impossible d'en faire l'inventaire ici. Un type plus "classique" du XIe siècle montre une décoration plus intense et plus colorée (fig. 10). Le décor est en bandes rayonnantes autour d'un motif central. On notera l'emploi du manganèse, ainsi que du jaune et du blanc. Les céramiques à émail stannifère et décor vert et brun du XIe siècle ont peut-être eu une influence sur les productions occidentales, à une époque où les Fatimides contrôlaient encore la Sicile et une partie du Maghreb. Cependant les "chaînon manquant" sont trop nombreux pour qu'on puisse se permettre cette hypothèse.

Nous avons dit que de grandes différences marquaient cette production qu'une appellation unique pourrait laisser croire homogène. Sans entrer dans la question des variantes de décor, nous nous en tiendrons à l'aspect technique.

Les pâtes sont au moins de trois sortes. Une pâte alluviale rougeâtre peut être employée avec une couverte stannifère, comme c'est le cas pour la coupe de la figure 9. Très souvent la pâte est jaune clair, fine et assez tendre. C'est sans doute la même qui est employée pour une partie des céramiques décorées au lustre métallique. La troisième variété est plus rare et consiste visiblement en un mélange d'alluvions et d'argile d'Assouan. La couleur est rouge clair et la texture serrée.

Si la plupart des "fayyûm" sont recouverts d'un émail stannifère, une assez bonne quantité l'est d'une glaçure plombifère. On voit bien qu'il y a une diversité d'ateliers utilisant des pâtes et des couvertes différentes. Cette céramique est un bel exemple du travail qui reste à faire. Il faut en effet étudier les relations qui peuvent exister entre la pâte, la couverte, la forme et le décor, et essayer de replacer tout cela sur une échelle chronologique de trois siècles...

#### LA PROFUSION DES CÉRAMIQUES FATIMIDES (XI<sup>E</sup>-XIII<sup>E</sup> SIÈCLES)

Les céramiques fatimides sont à la fois très variées et très riches à l'image d'un pays qui connaît à la fin du Xe et au début du XIe siècle un de ses apogées. Elles sont davantage connues que celles qui précèdent aussi ne nous attarderons-nous que sur certaines questions.

A cette époque et dans les grandes villes, la presque totalité des céramiques qui nous intéressent ici sont glaçurées. Seules échappent à cette généralisation les gargoulettes parce qu'elles doivent rester poreuses. Mais on connaît bien l'extraordinaire développement du décor dont elles vont être l'objet, surtout au niveau du filtre qui va s'apparenter de plus en plus à de la dentelle.

L'emploi de la glaçure relève alors de la banalité et les céramiques les plus grossières n'y échappent pas. Elle n'est donc plus un critère de qualité. La différence va donc se faire dans le soin apporté au tournage de la pièce et dans la complexité du décor.

La fin du Xe siècle a vu naître les céramiques monochromes à glaçure turquoise, mais nous en avons suivi la trace jusqu'au XVIIe siècle. Il s'agit donc bien d'une céramique "commune" bien qu'elle soit glaçurée. La couleur en est turquoise (fig. 11) mais elle varie grandement selon sa qualité ou son degré de cuisson. La couleur de l'oxyde de cuivre peut aller jusqu'au vert épinard. La pâte est le plus souvent jaune clair, parfois rosâtre, signe là encore d'une différence de production.

On trouve d'autres céramiques à glaçure verte qui sont au départ des imitations généralement mauvaises des céladons. La plupart évoluent dans un sens qui les éloigne du modèle

chinois, alors que très peu s'en tiennent rapprochés. On sent alors un désir de restituer les incisions délicates des céladons et de reproduire la tonalité vert grisâtre si caractéristique.

Mais à l'époque fatimide c'est la porcelaine blanche qui fascine le potier et c'est elle qu'il reproduit le plus. On a alors tout un ensemble de céramiques -souvent des coupes- à émail stannifère blanc sur pâte jaune clair. C'est en fait une sorte de tronc commun. En effet si certaines sont effectivement dévolues à une imitation de porcelaine blanche, avec des nervures rappelant des pétales de fleurs de lotus ou des bords savamment découpés, beaucoup en restent au stade de simple céramique blanche. Et c'est sur cette base que la plupart des lustres métalliques vont être composés.

La question du lustre métallique égyptien est d'importance et la littérature qu'il a généré le confirme. Il nous semble que les questions n'ont peut-être pas été bien posées, ou qu'on n'avait guère les moyens de le faire. Sans prétendre résoudre ici ce problème, nous apporterons malgré tout quelques données inédites qui devraient permettre de fixer certains points.

Une première évidence s'est imposée à nous au cours des fouilles d'Istabl Antar : il n'y a pas de lustre métallique égyptien avant le XIe siècle. Au Xe siècle les seules pièces lustrées sont des importations mésopotamiennes, du type de Samarra. Les types les plus anciens sont d'ailleurs assez proches des lustres abbassides avec une figuration assez anguleuse et des inscriptions coufiques (fig. 12). On remarque même au dos des pièces une tentative de reproduire la polychromie des modèles irakiens.

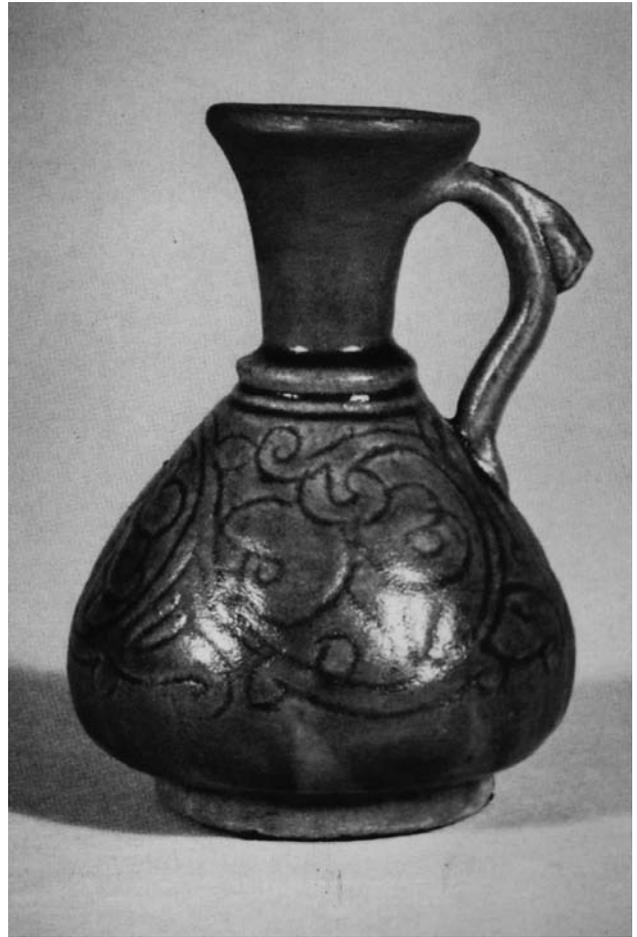
Les types classiques à figuration naturaliste n'apparaissent sans doute pas avant la seconde moitié du XIe siècle et s'épanouiront plutôt au XIIe siècle. Mais c'est alors du grand art de céramiste et certaines pièces montrent une maîtrise exceptionnelle qu'on ne retrouvera plus dans la céramique égyptienne (fig. 13). Les décors figurés ont longtemps alimenté des discussions stériles qui se fondaient sur l'interdit de la figuration en Islam. L'interdiction de reproduire les créatures de Dieu est une notion religieuse qui a évolué au cours des siècles vers un renforcement. Cela n'a pas empêché les musulmans de passer outre. On ne peut pas non plus attribuer cela au fait que la dynastie fatimide est chi'ite. Il semble simplement qu'en matière de céramique en tout cas, les XIIe et XIIIe siècles aient montré un goût prononcé pour les décors naturalistes. Il suffit pour s'en rendre compte de voir ce qui se passe alors dans le domaine turco-iranien.

Les lustres métalliques fatimides sont de qualité variable, tant pour la poterie elle-même que pour le décor. Cela induit une différence économique -des céramiques plus ou moins chères- plutôt que chronologique -une dégénérescence par exemple. Sans être rare le lustre fatimide n'est pas aussi courant que le sera le lustre de Valence, il reste donc sans doute un produit assez cher. Les pâtes peuvent présenter des différences importantes. Les céramiques les plus courantes sont en pâte jaune clair, fine et assez dure. L'émail est bien opacifié et peu épais. D'autres ont une pâte beige clair plus cristalline et la glaçure est épaisse et légèrement translucide. Ces derniers sont en général de facture plus soignée. Il existe également des lustres sur glaçure teintée couleur turquoise ou aubergine. Il est difficile de savoir, du moins à l'oeil nu, si cette glaçure est alcaline ou plombifère, ou encore composite. Cette variété de lustre subsistera à l'époque mamelouke, peut-être alors en provenance de Syrie.

L'autre grande variété de céramique est celle des sgraffito monochromes. Les plus répandus sont sur pâte jaune clair. Ils reproduisent des céramiques plus élaborées et plus rares,



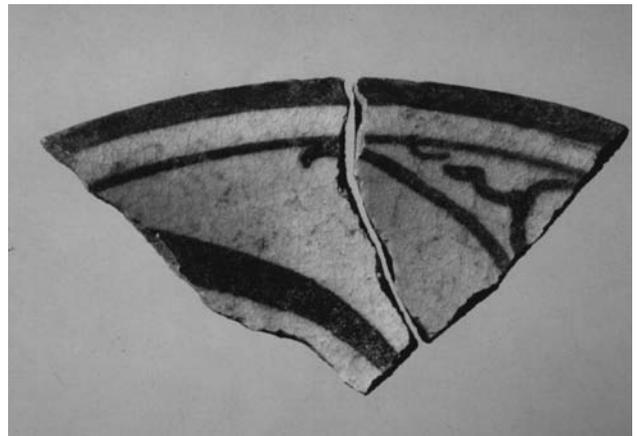
*Fig. 14 : céramique incisée sous glaçure, XIe-XIIe s., Philon 1980.*



*Fig. 15 : céramique incisée sous glaçure, XIe-XIIe s., Philon 1980.*



*Fig. 16 : céramique à décor champlevé sous glaçure, XIe-XIIe s., Philon 1980.*



*Fig. 17 : céramique à décor peint sous glaçure, Istabl Antar, fin XIe-XIIe s.*

faites à partir d'une pâte blanche artificielle à forte teneur de silice. La pâte étant blanche, ces sgraffito n'emploient pas d'engobe. La glaçure a la transparence du verre même lorsqu'elle est teintée, le plus souvent en jaune (fig. 14), en vert, en bleu de cobalt, en marron ou en aubergine (fig. 15). Mais la plus élaborée reste la céramique blanche dans laquelle une glaçure parfaitement incolore laisse voir la blancheur de la pâte. C'était une manière assez réussie de donner l'illusion de la porcelaine. Les céramiques blanches ou jaunes sont parfois agrémentées d'une touche de bleu de cobalt, de vert ou de manganèse, mais pas assez pour qu'on puisse parler de polychromie.

Les incisions de ces sgraffito sont fines et peu marquées, et le plus souvent suggèrent un décor plus qu'elles ne le dessinent. Mais il existe aussi une variété à décor champlevé (fig. 16) qui se développe parallèlement au sgraffito. De même trouve-t-on des céramiques monochromes dépourvues d'incisions, mais qui appartiennent à la même famille que les sgraffito, dont elles reprennent d'ailleurs les couleurs.

Sans avoir épuisé pour autant l'inventaire des céramiques fatimides glaçurées, il nous reste à signaler une céramique à pâte un peu rosâtre et glaçure incolore. Le décor est dessiné au manganèse sur un engobe blanc, et il reprend un peu le décor géométrisant de certains lustres métalliques (fig. 17). Elle n'apparaît pas avant la fin du XI<sup>e</sup> siècle et se développe surtout durant le XII<sup>e</sup> siècle. Bien qu'elle n'ait jamais fait l'objet d'une étude réelle cette céramique fatimide a pu être qualifiée d'*ayyoubide* dans certaines publications (Saladin dépose le dernier calife fatimide en 1171...). Cela montre à quel point des attributions ou des datations peuvent être faites au jugé lorsqu'on ne travaille qu'à partir de collections.

Au total les céramiques de l'époque fatimide sont le reflet fidèle d'une société. Sans doute n'en traduisent-elles pas les crises, celles de la seconde moitié du XI<sup>e</sup> siècle notamment.

Mais elles témoignent de la richesse et de la complexité d'un empire qui est alors au centre du monde musulman. Et c'est bien en ce sens qu'on peut parler de *céramique fatimide*.

En conclusion nous précisons à nouveau que cette présentation ne visait pas à l'exhaustivité d'un catalogue. Nous savons que plusieurs types de céramique sont ici absents. Ils le sont parce que leur importance peut être moindre ou parce que nous n'en savons pas assez à leur sujet. Le but de notre propos était avant tout de montrer l'apparition de la glaçure en Égypte et son développement, à l'aide d'exemples précis et suffisamment datés.

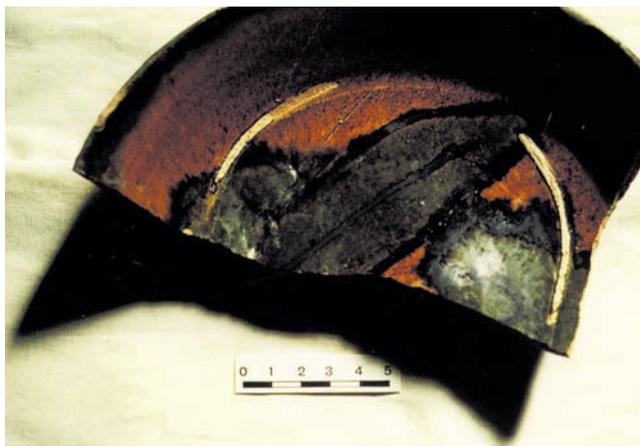
C'était aussi de présenter une problématique d'ensemble et celles qui sont liées à différents types de céramiques.

La présentation chronologique que nous avons faite est perfectible, elle n'est qu'un jalon, mais nous l'espérons solide. Pour l'instant nous avons le sentiment d'être un peu isolé et de ne pas pouvoir jouer au jeu du comparatisme. Car il nous semble que pour établir des comparaisons il convient d'abord de bien connaître ce qu'on veut comparer. Par exemple les chronologies orientales nous paraissent acceptées sans avoir été mesurées à l'aune de fouilles nouvelles. Le champ de nos connaissances est encore plus en friche si l'on se tourne à l'ouest, vers le Maghreb. Dans ces conditions comment parler d'influences et déterminer le sens de leur déplacement ? Entre l'Égypte et la Tunisie il y a un trou noir : c'est entre la Tripolitaine et la Cyrénaïque que les influences orientales vont apparemment se perdre. Il serait du plus grand intérêt de prospecter la Libye...

Lorsqu'on voit par exemple ce qui a été accompli ces dernières années dans la péninsule ibérique pour préciser les datations et l'origine de céramiques jusqu'alors inconnues - pour ne parler que de la période islamique - on mesure ce qu'il reste à faire dans cet Orient qui s'étend tout de même de l'Égypte à la Transoxiane.



*II 1 - cf. p. 267, fig. 8.*



*II 2 - cf. p. 265, fig. 2.*



*II 3 - cf. p. 265, fig. 5.*



*II 4 - cf. p. 267, fig. 9.*



*II 5 - cf. p. 267, fig. 11.*